

margelles

numéro neuf

printemps 2022

Mauricio A. Monsalve
Clémentine Verbelen
Philippe Annocque
Stéphane Bernard
Annabelle Amory
Roland Chopard
Nathalie Swan
Isabelle Sancy
Adèle Nègre





Éditorial

Les bourgeons des arbres ont quelque chose de velu, et qui approche de la bourre.

Antoine Thomas. *Mélanges d'étymologie française*. Paris, Alcan, 1902

Voici donc le troisième printemps de margelles. Trois premières fois, en somme, puisque le rythme des publications suit le cycle des saisons, lequel, par définition fait toujours une boucle... Ce renouveau, cette renaissance de la nature, qui semble toujours ne pas venir assez vite après les lourdes brumes de l'automne, le frimas hivernal, point déjà pourtant dès la fin février aux extrémités des branches, les durs bourgeons roses qui préparent leur éblouissante floraison. J'ai longtemps utilisé, par ignorance, le terme de «débouillage», sans doute pour l'avoir (mal) entendu mais celui-ci est impropre : il faut dire «débouillage» qui, selon H. Boulay (1961), «est la première manifestation externe de l'activité de l'arbre». margelles, telle que nous la souhaitons, est à l'image de l'un de ces arbres, chaque branche qui en dessine la silhouette possède plusieurs de ces excroissances qui donneront naissance aux feuilles, aux fleurs et aux fruits ainsi qu'à de nouvelles branches. En ce printemps 2022, plusieurs nouveaux bourgeons viennent préparer ou compléter les floraisons et les ramures à venir.

Aussi, ce numéro neuf de la revue ne l'est donc pas tant que ça. Ni la périodicité, ni le non choix d'une thématique arbitraire, ni la charte graphique, pas plus que l'esprit de départ qui annonçait l'envie d'écritures plurielles n'ont changé.

Neuf n'est ici qu'un nombre, soit un adjectif numéral cardinal et non un adjectif qualificatif. Quoique.

P.A

Sommaire

Clémentine Verbelen / Renato	p. 6-13
Stéphane Bernard / Poèmes	p. 14-25
Annabelle Amory / <i>Le petit chien frisé</i> [extraits]	p. 26-33
Mauricio Avendaño Monsalve / <i>Paysages et autres choses ...</i>	p. 34-53
Philippe Annocque / <i>Nouvelles plutôt très brèves ...</i>	p. 54-63
Adèle Nègre / <i>Métamorphoses</i> [extraits]	p. 64-81
Isabelle Sancy / <i>Cette brèche sans fin</i>	p. 82-89
Roland Chopard / <i>Terres & Cendres (Variations sur la mort)</i>	p. 90-101
Nathalie Swan / <i>Miscellanées (III)WW</i>	p. 102-109
Les auteurs	p. 110-111
La poésie est là aussi / Maurice Fourré	p. 112-113

Crédits photographiques

Adèle Nègre : p. 3, 6-7, 12, 64-81, 90-91,
Bernard Dufour : p. 14-15
Mauricio Avendaño Monsalve : p. 34 à 53
Anna Agostini : 1ère de couverture, p. 114
Jimena Miranda Dasilva : p. 112-113
P.A. : p. 4-5, 23, 26-27, 34-35, 54-55, 82-83, 102-103, 108, 110-111, 4ème de couverture

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition* (Nîmes)

N° ISSN : 2741-0935

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariéditeur@gmail.com / site : www.brunoguattariéditeur.fr



Clémentine Verbelen / Renato

Je n'ai vraiment pris mesure de l'ampleur du phénomène que lorsque j'ai commencé à parler en société. Avant, je me contentais de sourire aimablement, d'opiner du chef ; et cela suffisait à me faire apprécier de bon nombre de gens qui, s'ils me trouvaient parfois trop discret, louaient mes capacités d'écoute bienveillante : j'aurais pu être curé ou psychiatre. Ce premier succès – modeste, certes – m'enhardit au point de faire entendre le son de ma voix.

Passées les politesses d'usage, que je manie encore mal, le désastre. Si le temps passé à écouter les autres a rendu mon imagination fertile, et me fournit la matière de quelques nouvelles, que je publie sous différents pseudonymes pour arrondir mes fins de mois, il ne m'a pas appris l'art oratoire, la *captatio benevolentiae* et tout le bataclan. Non. Je vois des cocus partout, des vendettas, des orgueils flétris ; et suis incapable de dire aimablement des riens, ou de donner simplement mon avis, quand on me le demande.

Comme parler ne m'est pas naturel, et me demande un effort conséquent, je vais à l'économie de paroles. Je résume en un mot. J'use de second et troisième et cinquième degrés, de sous-entendus, et des polysémies à outrance. J'invente des mots, ou attribue un sens nouveau à ceux qui existaient déjà. Je cite sans citer. J'aime les calembours potaches. Je m'amuse évidemment beaucoup, parfois même, je glousse, jusqu'à percevoir les froncements de sourcils de mes interlocuteurs. C'est assez idiot, mais j'ai mis un temps certain à comprendre qu'il ne suffit pas de dire pour être compris ; ni

même de pratiquer *a priori* la même langue. Cette bizarrerie d'ensemble, ajoutée à ma peau mate et à mon prénom – Renato – laisse parfois penser que le français n'est pas ma langue maternelle. Dans ce cas, l'auditoire se montre plus clément, et va même jusqu'à me trouver un accent.

La majorité des gens ne comprennent pas immédiatement le fond de ma pensée, qui n'a pourtant rien de brillant ni de révolutionnaire, la plupart du temps. C'est que je pense en bouquets – je suis fleuriste. Je pense en couleurs, en parfums, en harmonies, en essences, en symboles, en saisons, en volumes, en formes. Par soucis de clarté, et désir de m'intégrer autrement qu'en faisant la potiche, j'ai essayé la pensée claire, directe, simple. J'ai eu l'impression de faire l'amour sur la banquise sous la surveillance d'un policier allemand. Je n'ai pu soutenir l'effort bien longtemps. Autant le dire : je suis « lourd ». Échanger avec moi – passées les politesses d'usage – dépasse le supportable au bout d'une trentaine de minutes. C'est comme regarder un film suédois en V.O. Avec un sous-titre trop petit, blanc sur fond de neige : ça fatigue, on ne comprend rien malgré l'effort fourni, et on finit par laisser tomber. J'ai lassé et bien malgré moi, des gens qui semblaient m'apprécier, et que j'appréciais aussi. Lassés de mes pensées en chou-fleur, et de mes histoires de cocus, ils finissaient même par m'accuser de sous-entendre alors que pour une fois, je ne sous-entendais rien... Ah, j'en ai fini, des soirées, seul, près du buffet, ou sur la terrasse, fumant d'un air pensif sous les étoiles...

C'est d'ailleurs un de ces soirs de solitude, qu'une rousse aux petits seins est venue me parler de son mémoire de recherche sur les hommes qui exercent des métiers de femme. À dire vrai, je m'en contrefoutais, mais elle avait vingt ans, elle était jolie, et comme je ne m'encombre pas des scru-

pules de certains autres quarantenaires, je décidai de lui plaire. Et me tus. Rendez-vous fut pris pour le lendemain après-midi dans ma boutique. Comme je l'espérais coquine, j'avais dégagé l'un des deux grands plans de travail sur lequel j'assemblais les bouquets. Elle vint. Je regardais avec envie et sa croupe et ses yeux verts et sa bouche, et répondais d'une voix monocorde à ses questions. Je ne compris pas d'abord l'insistance avec laquelle elle répétait mon prénom. J'espérais une allusion grivoise, une invitation. Mais comme elle insistait aussi sur mon célibat sans enfants, et sur le fait que je sois non seulement fleuriste mais aussi antiquaire, je compris qu'elle attendait de moi que je confirme sa thèse : tous pédés. Sur ce point-là, je n'ai pu lui donner satisfaction.

Cela n'a pas résolu mon problème de communication avec mes semblables. Je décidais de prendre le cocu par les cornes, et m'installais tous les matins pendant une heure sur la terrasse du café en face de ma boutique. Je découvris ainsi l'existence de *La Cage aux folles*, et que j'étais connu sans l'être, puisqu'on pouvait être assis à côté de moi sans le savoir, comme Renato-fleuriste-antiquaire-probablement-gay. Je me dis que j'avais bien fait de ne pas écouter ma mère, qui suggérait pour enseigne « Chez Renato ».

Dès qu'à une table voisine la conversation dépassait trente minutes, je tendais l'oreille. Par quel miracle il ou elle parvenait à tenir en haleine son interlocuteur ? Les femmes qui en avaient parlaient beaucoup de leurs enfants ; jusqu'à énumérer le menu de la cantine, la fréquence des cacas et des tétés en cas de nourrisson. Je découvris d'ailleurs un patois spécifique : mère devenait « maman », père « papa », selles « caca », enfant « bébé ». Maman papa bébé caca. Pipi. Et visiblement, plus de nana ni de zizi... Je découvris égale-

ment une pratique surprenante, le « cododo » - le « dacaca » n'existe pas. Le père, pardon le papa, dormait sur le canapé, laissant le lit à maman et bébé, parce que « c'était plus possible ». J'ai été tenté de demander si un bébé pouvait ronfler si fort, mais je me suis abstenu. Je devais être discret. Tout de même, je m'interrogeais : pour être mère, en est-on moins femme ? Être femme désirante et désirable, n'était-ce qu'une phase obligatoire pour trouver un mâle avec lequel procréer ? Ne sont-elles pas la première usine à machos ? Oui, oui, bon, c'est facile, vous allez dire que j'ai tout pompé à Tony Duvert. Fichu prénom...

J'ai découvert aussi que certains étudiants considéraient qu'avoir une bourse c'était être « payé à rien foutre », et que c'était « cool ». Les notions de « juste » et « injuste » revenaient souvent également. J'aurais voulu leur demander s'il ne serait pas plus juste d'établir un système de bourse au mérite. Mais j'étais un peu vieux pour ce genre de débat. Et pour y avoir une quelconque légitimité, il aurait fallu que j'avoue ce que tout le monde a oublié : pour faire plaisir à ma mère, j'ai passé des années sur les bancs de la fac. Et ce n'est qu'une fois pharmacien, que j'ai fait mon coming out : fleuriste-antiquaire ou rien. Nos voisins fleuristes, un couple d'anciens résistants, m'avaient clandestinement, patiemment et passionnément transmis leur art du bouquet pendant des années. Meilleurs ouvriers de France et du côté des opprimés, ils m'ont transmis l'art du bouquet qui « dit quelque chose ». Ils n'ont fait qu'aggraver mon penchant à l'hermétisme. Quel dommage qu'ils soient déjà morts. Leur boutique que j'occupe aujourd'hui, paraît vide. Et moi, je me sens parfois bien seul.

Certains autres arrivent à parler de ce qu'ils sont en train de faire, ils se commentent comme un match de foot. Une barquette de kebab « dégueulasse » ou des « p'tits maca-



rons trop bons » peut nourrir un échange de plus de vingt minutes. Pour briller en soirée, je me suis mis à lire des livres d'œnologie et des recettes de sushi. Mais le cœur n'y était pas.

Les collègues, autre vaste sujet. Comme je n'en ai pas, et m'en porte très bien, je n'avais rien à en dire. Les conquêtes amoureuses, le couple. Comme je ne multiplie pas les premières, ne sachant pas séduire autrement que par le hasard, et victime des préjugés, je n'avais pas de quoi me vanter. Quant au couple... Mon grand amour m'a laissé pour un blond musculeux et cadre administratif il y a près de dix ans ; et depuis, j'ai un chat.

Il fallait se rendre à l'évidence. Non seulement j'étais incompréhensible, ennuyeux, mais aussi socialement inadapté. Que faire ?

Je suis retourné à mes bouquets, je me suis à nouveau tu en soirée, et j'ai fait savoir que je n'étais pas gay. Tout ce que je ne dis pas, j'en fait des nouvelles ; et parfois, il arrive qu'une connaissance me recommande tel feuillet dans tel magazine, avec un air de dame patronnesse qui apporte la littérature aux ouvriers indigents - « Fleuriste, c'est un CAP, c'est ça ? Mmmh mhh... Vos roses sont magnifiques, j'adore ! ». Je pousse parfois le vice jusqu'à demander une étude de texte approfondie, un avis général, que j'écoute d'un air candide et attentif. Plus la dame patronnesse se sent investie de sa mission, plus elle trouve dans mon écriture des sens cachés et des sous-entendus que je n'y avais pas glissés. C'est merveilleux. Nous sommes enfin sur un pied d'égalité.

Moralité : la grenade ne doit pas faire le paon.

A black and white photograph of a window with multiple panes. The window is divided into several rectangular sections by dark frames. The glass panes are not perfectly clear; they show some reflections and a view of a textured wall or surface outside. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows, creating a moody atmosphere. The overall composition is centered around the window's structure.

Stéphane Bernard / Poèmes

Froid et littérature

Bonheur du foyer retrouvé
 après des heures de marche dans le grand froid.
 Les yeux clos, le fauteuil.
 L'effet loupe de la baie vitrée.
 Le léger picotement sur la peau, du froid qui se retire.

Repenser à cette honte.
 Cette honte — même pas intense — de fuir.
 Marcher à l'aval de la rivière, le long de cet arc d'eau,
 cherchant un nouveau rapport au cercle,
 et ne rentrer qu'avec les vers
 qui la feront provisoirement oublier.

Les flaques gelées, leur glace au froissement figé, opaque.
 Le corbeau posé comme un point
 dans l'arbre fade et endormi.
 Le congénère qui bat des ailes d'une rive à l'autre.
 Et soudain cette peur du reste de ton chemin.
 Du segment au bout, dans l'ombre,
 celui sous les arbres grandis par un soleil qu'ils mangent.
 La dent du froid déjà dans ton visage et
 déjà dans tes membres,
 ta peur monte et c'est ce que tu veux. Tu reviens.

Je remarque les plaques de glace brisées comme des vitres
 par les pieds des joggers.
 Sur la seule palissade du retour
 quelqu'un a écrit une longue phrase de Tolstoï.
 Je pense à sa mort doublement glacée.
 Au maître, au serviteur perdus par la neige.
 Une sentence comme un vin chaud.
 Des mots de secours, encore.
 L'idée de se croire apte à un peu de bonté, toujours.
 Celle pour réparer.
 Ou se taire. Pour que vivre soit avancer. Je rentre.

Le soleil a commencé de libérer l'eau des flaques,
 miroirs du chemin bleuis de bouts du ciel.
 Trois longs oiseaux noirs à bec jaune se propulsent
 dans le ciel à mon approche. Je les fixe.
 Inséparables, fidèles, mousquetaires lacustres des cieux.
 Je n'entends que le vrombissement continu d'un groupe
 d'usines lointaines et le bruit de mes pas sur la terre.
 Une mouette se laisse aller quelques secondes, plane,
 avant de mouvoir de nouveau ses ailes.
 Plus loin il y a toujours un corbeau.
 Qui ponctue maintenant l'autre rive.

À deux pas de chez moi, je remarque la lune en plein jour.
 Elle défie maladivement le soleil, lui fait une ombre blanche.
 Cette dernière image conclut et ne conclut pas mon retour.

Rue natale

Cette rue sans nom, trop aride pour une graine, j'ai pourtant levé d'elle tout ce que je suis. Elle est la paille de pierre que je tête. L'enfance inassouvie. Une soif.

Des maladies de main

Bien sûr que tu envies. Ça te tue. Ça, et qu'on te juge à tes feuilles acides. A ta fleur qui tranche comme l'hélice qui t'avance, qui te fait une route par derrière.

Qu'on te juge à ton germe plus qu'à ton tubercule. Bien sûr que tu es frustré. Comment ne le serais-tu pas sous cette étoile sale que tu as briquée de toute ta peine et longtemps pour la faire briller, la faire te chauffer.

Et pour brûler le legs qui te tremble dans le sang, où tu n'auras glané de feu que des maladies de main, comme saisir ce qui blesse ou te frapper lettre par lettre.

Tout cela est très mortifiant

On ne veut pas décevoir
ce qui même compte pour rien.
Tout cela est très mortifiant.
Et cette liberté dont tu parles
est un fantasme mais pas sûr.
Je ne suis pas tout comme toi.
Je suis cérébral, peu viscéral,
j'ai l'introspection.
Ma racine y croît,
arbre d'en bas d'où je pends.
Je peux dire que mon infidélité est là.
Je délaisse la chair. Je pense je l'ôte.
C'est pas nouveau.
Je suis comme ça. La passion ? Trois années.
Chaque seconde brûlait.
Avant je n'avais rien d'ouvert.
Et j'y suis entré, et j'ai refermé.

Loi

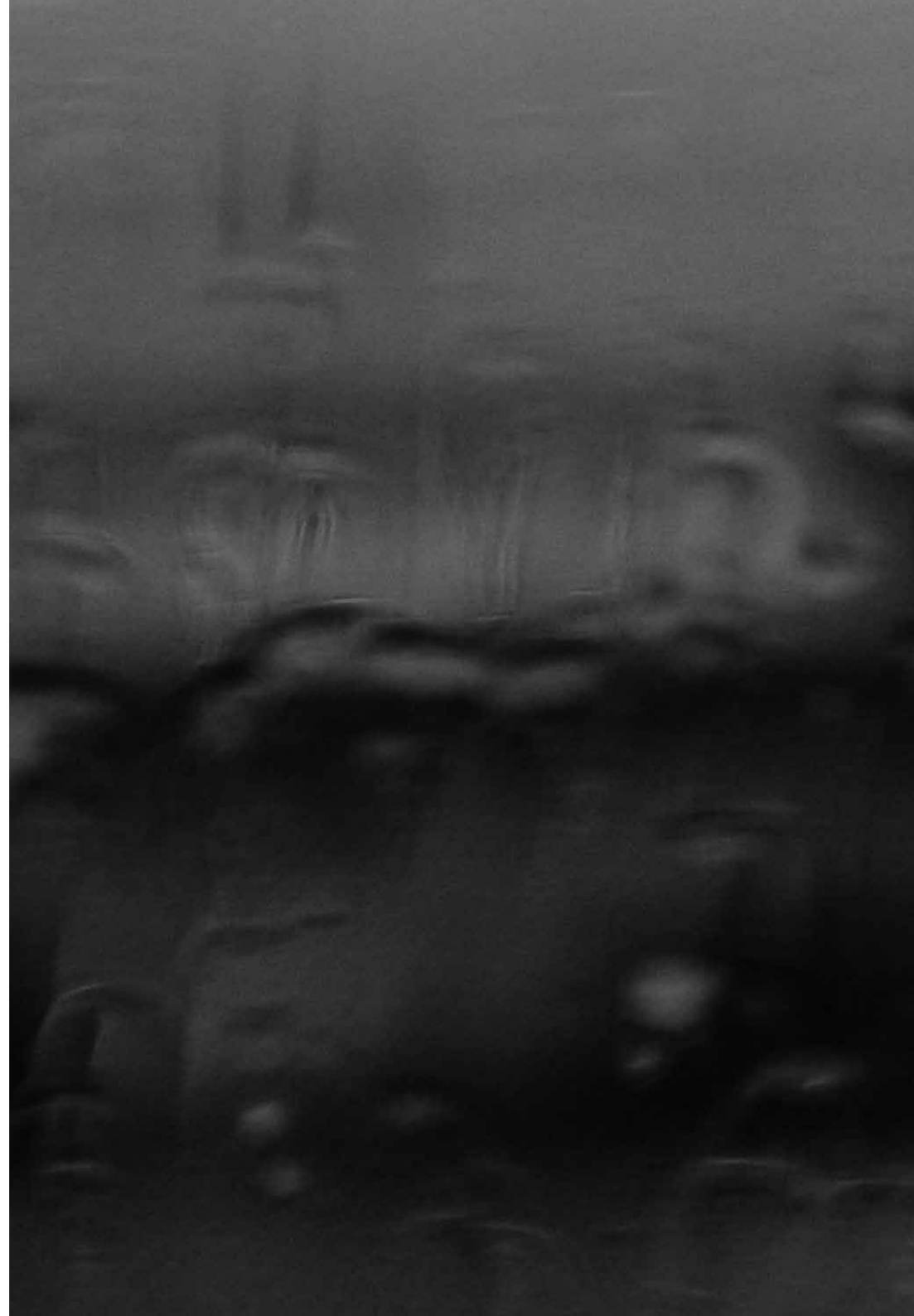
Tu es entré dans ma vie si brutalement. Tu as
chassé à peu près tout ce qu'elle contenait.
— Oui, un corps tombe de tout son poids dans
une source et la tarit. C'est une des lois de la
terrible nature. Mais que ton bien soit entré
tout aussi violemment en moi dans son choc
avec mon mal, c'est aussi ça le miracle. Cette
collision a fait de la place en toi pour la réparation.

Une manière d'x

A chaque nanoseconde,
cette nanonuançe que je prends,

le ton intrinsèque
diminué ou accentué
par cette manière d'x,
cet *étant donné* x,

lot variable de lumière
que balade en la régurgitant l'air, plâtre
dans quoi je suis,
où, plâtre, je prends.



À ma portée

Je n'aurai dans ma vie
définitivement aimé,
que toute source de grâce
piégée du filet d'un poison qui eût pu me détruire.
Chaque fois que j'ai reposé sur le pont du bonheur,
croisant dans le répit et le bien,
je savais la gaffe du mal à ma portée.
Et je respirais.
Mieux. Je tremblais.

À nu

Dégraissé jusqu'à l'os.
Mais le squelette c'est encore
et autrement profond.

Il est ce qui dure,
ce qui tient

du tarse au torse,
au carpe, au crâne,
le code précis du nerf.

L'os à nu
c'est encore l'hiver qui dure,

sans autre graisse où moins trembler
que l'espoir

d'un printemps
qui met en son destin de poussière
l'augure d'un pollen.

L'ensemble des poèmes ici présents, excepté *Loi* et *Une manière d'x*, ont été publiés dans *Combattant varié*, par les éditions Aux Cailloux des Chemins, en décembre 2020.



Annabelle Amory / *Le petit chien frisé*

Artémis sentit que l'homme installé entre ses jambes avait fini. Non pas parce qu'elle avait eu la sensation de sa semence en elle, mais parce qu'il ne bougeait plus, ne faisait plus de cris et semblait s'être endormi sur son ventre. Eurysthée terminait toujours ainsi. Vidé, épuisé. Comme s'il avait combattu trois ours en même temps. Son âge avancé pouvait expliquer cette fatigue excessive et la rapidité avec laquelle il finissait sa besogne. À quatre-vingt ans, le vieil orateur Eurysthée était l'un des plus fidèles clients d'Artémis et l'hétaira était toujours ravie de sa visite. Il ne se contentait pas simplement de la prendre et de profiter de son corps, il aimait également discuter avec elle avant ou après l'acte, parfois même pendant des heures.

Il était tard. Eurysthée remit son *chiton* en lin et ses sandales en cuir tandis qu'Artémis, étendue sur la banquette, remontait un tissu pour cacher son corps nu. Le vieil homme se retourna une dernière fois vers son amante, lui déposa un long baiser sur le front ainsi que des bijoux sur sa *kliné*, avant de disparaître derrière la porte. Dans quelques minutes, il rejoindrait Dioné, son épouse légitime, affairée dans leur maison aux tâches domestiques. Artémis la connaissait bien. C'était une amie de sa mère. Lorsque l'hétaira était enfant et n'avait pas encore changé son nom pour celui d'une

déesse, Dioné venait souvent à la maison et, ensemble, les femmes filaient la laine. Malgré la situation, Dioné et Artémis avaient encore de bonnes relations. Les épouses comprenaient le rôle des hétaires et, surtout, la distance qui existait entre les femmes légitimes et les courtisanes. Si les unes sont à l'abri du besoin, mères d'enfants reconnus citoyens par la Cité, les autres, célibataires et indépendantes, n'ont pas de foyer familial ni de réelle place au sein de la société. Artémis n'était donc pas, selon Dioné, une menace pour son couple, d'autant plus qu'Eurysthée ne s'était jamais aventuré à demander la jeune femme en mariage. La situation aurait été différente si Artémis avait été une de ces *pornai*, ces femmes esclaves, simples prostituées, employées uniquement pour avoir des relations sexuelles contre de l'argent. Il n'existait pas chez ces dernières d'autres formes d'échanges. Les hétaires, par contre, excellaient dans les arts comme la musique et la poésie, et étaient mues de richesses intellectuelles qui faisaient venir dans leurs chambres les hommes les plus éminents de la vie d'Athènes.

Par la petite fenêtre de la pièce, Artémis observait les gens qui passaient au dehors. Sa chambre donnait directement sur une ruelle. Les autres filles du bordel n'aimaient pas travailler de ce côté car il était bruyant et, souvent, des passants indiscrets essayaient de regarder à travers la tenture accrochée au-dessus de l'ouverture.

La maison close était installée dans un petit bâtiment à étages entre le Dipylon et la Porte Sacrée, deux des portes principales de la ville. Puisque les routes qu'elles accueillait provenaient d'Eleusis, comme la fameuse Voie Sacrée, artère principale de la Cité, de nombreux voyageurs atteignaient Athènes par cette entrée. Les bordels s'étaient installés ici à la fois pour attirer le plus de clients possible et, lovés contre l'enceinte de la ville, se mettre à l'écart des habitations. Bien que les établissements foisonnassent dans cette zone, celui d'Artémis se distinguait des autres par la simple présence de l'hétaïre. Les hommes cherchaient et demandaient la plupart du temps « Artémis », s'adressant aux autres courtisanes et prostituées qui les orientaient vers le bon bâtiment, non sans une profonde jalousie. La concurrence était rude entre les femmes et Artémis était sans conteste la plus demandée.

Eurysthée se trouvait être le dernier client de la journée. Artémis prit le soin de souffler les lampes à huile disséminées dans la pièce avant de partir de sa chambre. La plupart des autres filles du bordel étaient encore affairées mais Pénélope, qui se trouvait dans la cour à ciel ouvert, la salua d'un signe de tête lorsqu'elle quitta l'établissement. Étrangement, malgré la popularité d'Artémis, ce soir, personne n'avait voulu d'elle. Loin d'être vexée, elle savoura l'idée d'avoir une soirée de libre.

L'air était chaud au-dehors, en ce 13 de Boédromion. C'était une période importante pour la Cité car les éphèbes avaient pris la route en direction d'Eleusis. Artémis les avait vus, ce matin, partir le long de la Voie Sacrée. Cette grande procession marquait le début des Mystères en l'honneur de la déesse Déméter et de sa fille Koré. Demain, ces mêmes jeunes reviendraient dans la Cité, ramenant avec eux les objets sacrés récupérés à Eleusis, dans le sanctuaire des divinités. Ils les déposeraient ensuite dans l'Éleusinion, installé entre l'agora et l'Acropole. Artémis sourit en se souvenant de sa propre participation aux Grands Mystères, il y a de cela quatre ans.

Un passant la sortit de ses pensées.

– Bonsoir Hélène, lui adressa l'homme.

La jeune femme sembla surprise.

– Ça fait bien longtemps qu'on ne m'a plus appelée comme ça, sourit-elle.

L'homme lui posa tendrement la main sur le bras.

– Comment vas-tu ? J'entends souvent parler de toi, en ville, et en bien. Je ne sais pas si je dois être fier mais ça me fait plaisir en tout cas, d'avoir de tes nouvelles.

– Tu sais bien que la seule façon de pouvoir discuter avec moi est de déposer des cadeaux sur ma couche...

- Mère n’apprécierait pas...
- Non, Théophraste, Mère n’apprécierait pas.

À la lueur des flambeaux qui éclairaient la Voie Sacrée, Artémis et Théophraste rirent silencieusement sans oser se regarder.

– On fait quelques pas ensemble ? Si quelqu’un me voit ici, je vais passer pour un client...

Devant la gêne non dissimulée de son frère, Artémis se mit en marche et remonta la Voie Sacrée en direction du centre, laissant derrière elle les portes de la ville. Théophraste la suivit, et ensemble, ils débouchèrent sur l’*agora*. À cette heure-ci, la place était encore fréquentée soit par des fidèles apportant des offrandes aux différents dieux qui y avaient un temple ou un autel, soit par des citoyens se retrouvant simplement pour discuter. Le couple se fraya un chemin parmi la foule, vers les petites boutiques en bois installées le long des portiques. Artémis huma l’air et devina au loin des étals de poisson frais et d’épices. Partout autour d’elle, les vendeurs hélèrent les braves citoyens pour se débarrasser de leurs dernières marchandises. Théophraste connaissait bien cet endroit puisque c’est au cœur même de l’*agora*, dans sa boutique, qu’il vendait ses céramiques peintes. Il salua rapidement les artisans encore présents à cette heure puis accompagna sa sœur jusqu’au stand de Cléon, le

coroplaste. Artémis appréciait particulièrement la diversité des figurines en terre cuite qu’il proposait, surtout celles représentant des animaux.

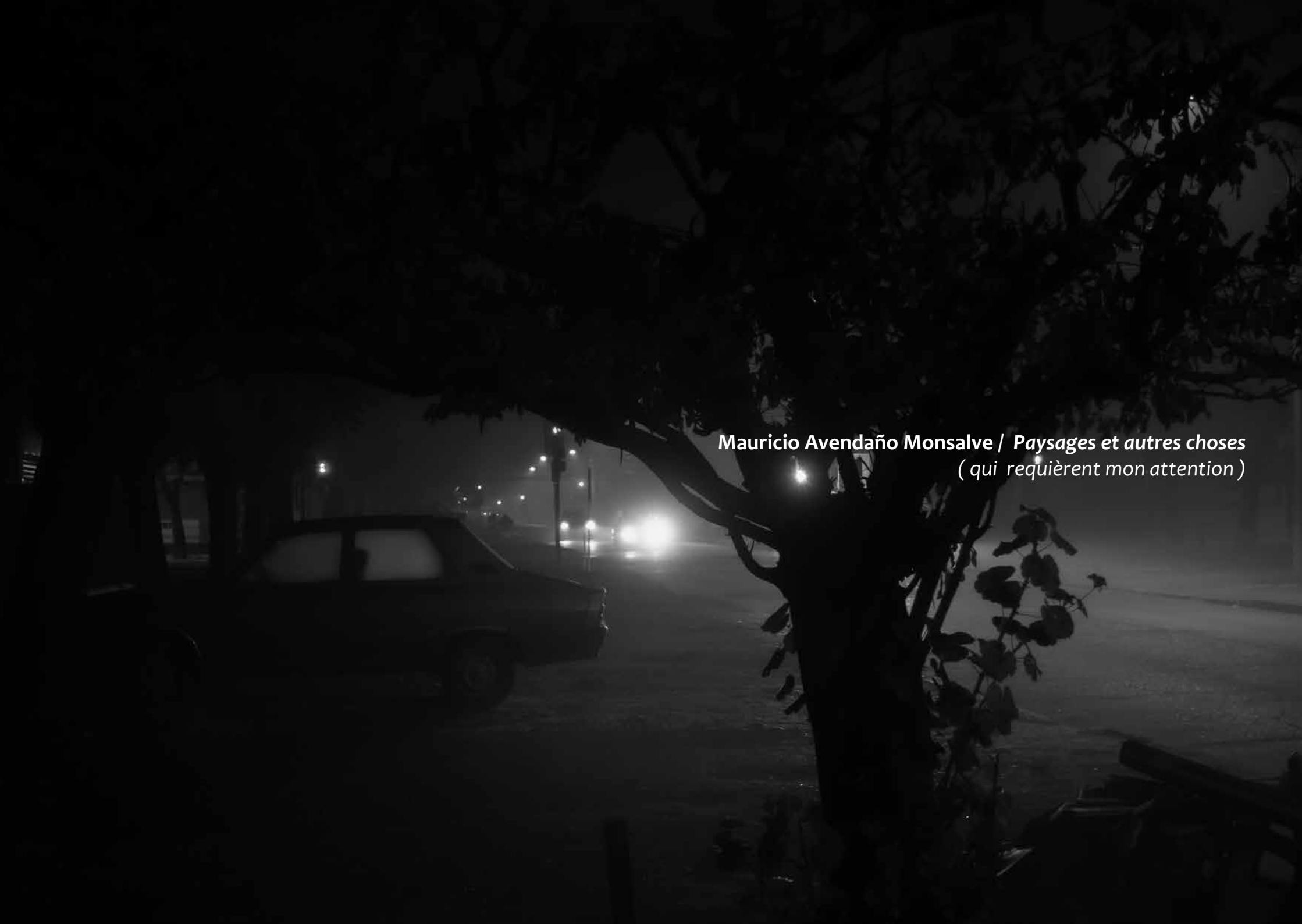
- Le petit chien frisé ? demanda Théophraste en observant l’étal.
- Le petit chien frisé, confirma Artémis.

Cléon lui remit la petite figurine en argile en échange d’une pièce et les regarda s’éloigner pour reprendre la Voie Sacrée, qui traversait l’*agora* sur son côté nord. Sur la route, Théophraste prit des mains de sa sœur l’animal miniature et sourit.

- Il ressemble à celui que nous avons enfants, constata-t-il.
- Tout à fait ! J’étais dévastée le jour où Père l’a retrouvé mort dans la cour, admit-elle.
- Cette figurine est pour Artémis ?
- Oui, je vais passer au sanctuaire avant de rentrer.
- Sappho et les filles aimeraient t’avoir à la maison ce soir, répondit Théophraste.
- Et tu as mis tout ce temps à me le dire ? Je serai ravie de venir ! Je monte au sanctuaire et j’arrive.

[...]

Ce passage est un extrait du premier chapitre de *La Grande Ourse*, manuscrit inédit d’Annabelle Amory



Mauricio Avendaño Monsalve / *Paysages et autres choses*
(*qui requièrent mon attention*)





















Philippe Annocque / *Nouvelles plutôt très brèves
mais surtout très banales*

Le tailleur

Pierre Noroit avait été invité à une soirée. Ça n'arrivait pas souvent. Il y avait là un homme particulièrement élégant. Pierre Noroit se paya le culot de lui demander l'adresse de son tailleur. L'autre répondit :

– C'est chez Duthuit. 32 boulevard de la Gare.

Le lendemain, Pierre Noroit se rendit chez ledit tailleur qui prit ses mesures.

La radio

Le médecin traitant de Patrick Néanfort lui prescrivit une radio pour sa douleur à la cheville. Patrick Néanfort n'éprouva pas de difficultés particulières à prendre le rendez-vous. Le jour dit, il se rendit chez le radiologue. Il fut pris juste à l'heure. À l'examen du cliché, le radiologue lui affirma qu'il n'y avait rien d'osseux.

Le compteur d'électricité

Comme elle n'habitait pas vraiment là, ça n'était pas commode pour Priscilla Nossi d'accueillir l'employé chargé de relever l'électricité. Elle ne se voyait pas non plus laisser sa clé à la voisine, elle n'était même pas sûre qu'il y eût une voisine. Alors elle avisa la compagnie d'électricité qu'elle ne

serait sans doute pas là mais qu'elle prendrait soin de noter elle-même les chiffres du compteur et de les scotcher sur sa porte le jour de leur passage. Elle fut agréablement surprise par le ton agréable en effet des remerciements qu'elle reçut.

Le jour du rendez-vous, finalement, c'est Priscilla Nossi elle-même qui ouvrit la porte ; elle avait pu s'arranger.

Le parapluie

Paco Nombré avait décidé de faire le trajet à pied. Comme le ciel était gris, il prit son parapluie. Mais le temps s'éclaircit et la pluie ne tomba pas. Paco Nombré se dit qu'il aurait aussi bien pu laisser son parapluie à la maison, il l'encombrait pour rien.

Le coiffeur

En se regardant dans la glace, Patricia Neuville se dit qu'elle pourrait aller chez le coiffeur. Elle ne se trouvait pas particulièrement mal coiffée, non, mais aller chez le coiffeur, pourquoi pas. Au téléphone, on lui fixa rendez-vous dans une heure et demie. C'était bien, ça lui convenait. Elle avait le temps d'appeler Ludivine.

Quand elle raccrocha, elle avait juste le temps d'aller chez le coiffeur. Elle avait juste le temps, mais elle n'avait plus tellement envie. Ça lui avait changé les idées, de parler avec Ludivine.

L'épidémie

À en croire les informations, l'épidémie faisait rage. Dans l'entourage de Pénélope Noblet, c'était presque la panique. Les gens restaient cloîtrés chez eux – ils disaient « confinés ». Elle ne voyait plus grand monde. Mais tout compte fait, ça ne la gênait pas tellement. Elle sortait sa poubelle, elle promenait son chien. Elle croisait peu de monde. C'était agréable. Tranquille. Paisible, presque. Elle ne se sentait pas tellement concernée par l'épidémie. D'ailleurs l'épidémie l'épargna. Les gens ressortirent de chez eux. On voyait moins bien le paysage.

La fin de la soirée

Il faisait trop chaud pour écrire, en tout cas Pacôme Nestif trouvait qu'il faisait trop chaud pour écrire ; alors il attendit la fin de la soirée, quand il ferait plus frais. En fin de soirée, la température en effet baissa un peu ; il faisait sans doute assez bon pour se mettre à écrire. Mais Pacôme Nestif avait sommeil, il décida d'aller se coucher. Il écrirait le lendemain.

L'agent immobilier

L'agent immobilier avait fixé le rendez-vous à 15h15 devant le 14 rue de Vienne. Pauline Novikov fut tentée de l'attendre devant le numéro 15, mais c'était idiot et d'ailleurs quand elle arriva à 15h14 il était déjà là, qui l'attendait avec

un grand sourire. L'appartement, oui, il était bien. Non, elle ne l'achèterait pas. Mais pour le moment elle réservait sa réponse. Elle différerait son refus.

Le cahier de mathématiques

Sur le chemin du collège, alors qu'il était presque arrivé, le petit Pablo Nacachian fut pris de panique. À toute vitesse il se défit de son cartable, le posa au sol, l'ouvrit, fouilla partout à l'intérieur, sortit toutes ses affaires : il avait bel et bien oublié son cahier de mathématiques ! Heureusement qu'il était parti très en avance. Il renfila son cartable et prenant ses jambes à son cou, courut ventre à terre jusqu'à son immeuble. Comme l'ascenseur était en panne, il commença à grimper quatre à quatre les quatre étages mais, arrivé au deuxième, il se rappela qu'on était jeudi : il n'avait pas mathématiques.

Le week-end

Pascal Noël ne savait pas quoi faire de son week-end. D'habitude il avait des projets mais là, non. Il ne savait pas quoi faire. Le samedi matin, il ne savait pas quoi faire de sa journée. Le soir, il ne sut pas davantage quoi faire de sa soirée. Il se coucha de bonne heure mais, le lendemain matin, il ne sut pas davantage quoi faire de son dimanche. Il tourna en rond, puis le week-end toucha à sa fin.

La tonte

Deux options s'offraient à Pavel Nazarenko : il pouvait au choix tondre sa pelouse ou tondre sa barbe. Les deux étaient nécessaires. Il pouvait aussi tondre les deux, mais il savait d'avance qu'il n'en aurait pas le courage. Bien sûr ça n'avait pas grand-chose à voir ; ça ne nécessitait pas la même tondeuse. Mais tout de même : les deux perspectives étaient à peu près aussi peu enthousiasmantes l'une que l'autre. Finalement ce fut le poids de la tondeuse qui l'emporta : il préféra se tondre la barbe.

Le téléphone

Le téléphone de Paolina Noiraud sonna. Son téléphone fixe, pas son portable. Comme c'était son téléphone fixe, elle hésita à répondre. Il y avait peu de personnes qui l'appelaient encore sur son téléphone fixe. C'était sûrement un démarcheur. Elle hésitait à répondre. Se lever rien que pour ça, franchement. Elle hésitait. Le téléphone sonnait encore. Finalement elle se leva, elle alla jusqu'à son téléphone. Elle eut le temps de voir s'afficher le nom de ses parents, mais quand elle décrocha, il n'y avait déjà plus personne au bout du fil.

Le dernier paquet

Il ne lui restait plus que trois rédactions à corriger. C'étaient les trois dernières de son troisième et dernier paquet. Elle avait presque fini. Elle pourrait profiter tranquil-

lement de son dimanche. Passiflore Nurepois se saisit donc de l'antépénultième rédaction et la posa devant elle. Elle la parcourut d'abord des yeux, la pointe bic rouge en l'air. Bien sûr il y avait pas mal de fautes, mais elle avait vu bien pire. Le sujet était traité plutôt maladroitement, mais enfin il était traité. Maintenant il allait encore une fois falloir annoter tout ça. Passiflore Nurepois s'alluma une cigarette et, comme elle n'aimait pas fumer à l'intérieur, sortit dans la cour. Il faisait beau. Elle poussa le portillon.

L'échographie

Au dernier moment, Patience Nourrissier, changeant d'avis sans bien savoir pourquoi, demanda le sexe de l'enfant qu'elle attendait. Le médecin lui sourit et lui dit : « C'est une fille. » Voilà. C'était donc une fille. Il y avait une chance sur deux, ou à peu près, se disait Patience Nourrissier en rentrant chez elle. C'était une fille, certes, mais laquelle ? Elle n'était pas tellement avancée, en fait.

Pas Noël

Père Noël se réveilla en panique, dans une suée ; c'était foutu, il avait raté Noël. Il regarda sa montre. On était déjà le 27 décembre en effet. D'ailleurs, ça lui revenait à l'esprit maintenant qu'il était bien réveillé, il ne s'appelait pas Père Noël mais Peter Nowell. Tout allait bien, il n'avait rien raté.

Le violon

Depuis des années, Prudence Noyer voulait apprendre le violon. Un beau matin, elle prit sa décision : « Je vais apprendre le violon. » Pour apprendre le violon, il lui fallait un violon, et un professeur de violon. Ou peut-être plutôt lui fallait-il un professeur de violon et un violon ? Pour le moment, elle n'avait ni l'autre. Par quoi, mais par quoi donc fallait-il commencer ?

.

L'hésitation

Prosper Nouveau hésitait. Il n'était sûr de rien. Quelle décision prendre ? Trop de possibilités de choix s'offraient à lui : deux. Comment faire pour choisir ? Tirer au sort ? Ne pas tirer au sort ? Comment savoir, comment savoir s'il fallait tirer ou ne pas tirer au sort ? Prosper Nouveau hésitait.

.

La bibliothèque

La bibliothèque de Phileas Nogueira était classée selon un principe intelligent, à la fois linguistique et chronologique. Y étaient rassemblés les livres écrits dans une même langue – car la langue détermine le livre dans ce qu'il dit même. À l'intérieur de chaque groupement linguistique, c'était l'ordre chronologique qui régnait, car on écrit après ceux qui ont écrit avant soi. Comme il ne dédaignait pas la simplicité, c'était la date de naissance de l'auteur, d'ailleurs moins arbitraire que celle de la publication de l'ouvrage,

qui déterminait l'ordre du classement. Cela ne posait problème que pour les auteurs contemporains, qui pullulaient, et n'hésitaient pas à naître la même année, voire le même mois. Sans compter ceux qui mentaient sur leur âge. Phileas Nogueira décida de revenir à l'ordre alphabétique.

.

L'idée

Perceval Nevermore s'étonnait de ne pas trouver la moindre idée d'histoire à raconter tant que son personnage principal n'avait pas de nom. Sans nom, il était bloqué. Alors il se força un peu et finit par en trouver un. Ça n'était pas si important après tout.

.

La relecture

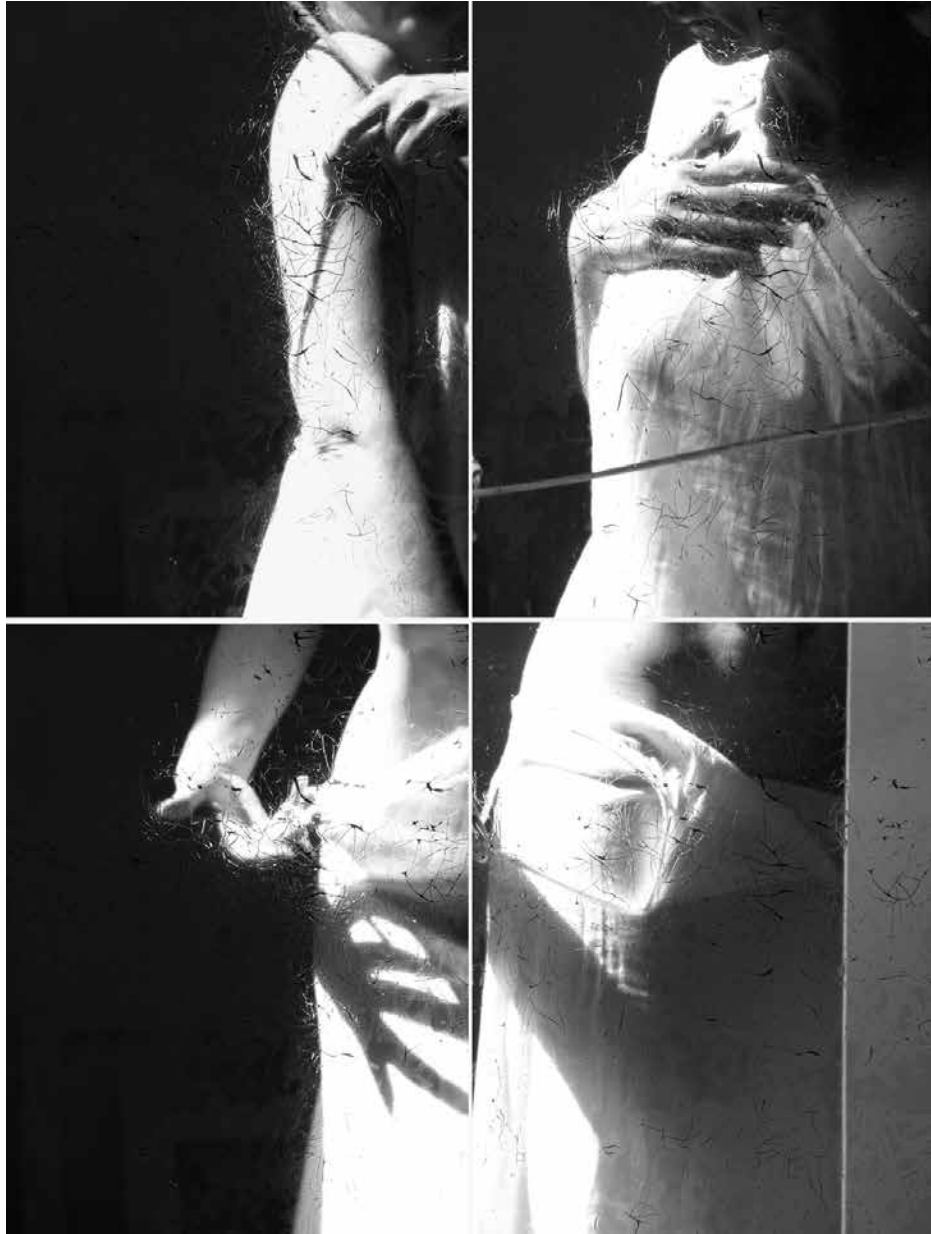
Pandora Notilier se relisait. Ou plutôt, elle relisait ce qu'elle avait écrit la veille. Ou plutôt, elle relisait ce qu'elle croyait avoir écrit la veille. Elle reconnaissait, en effet, c'était bien ça. Mais la veille, c'était quand même bien meilleur.

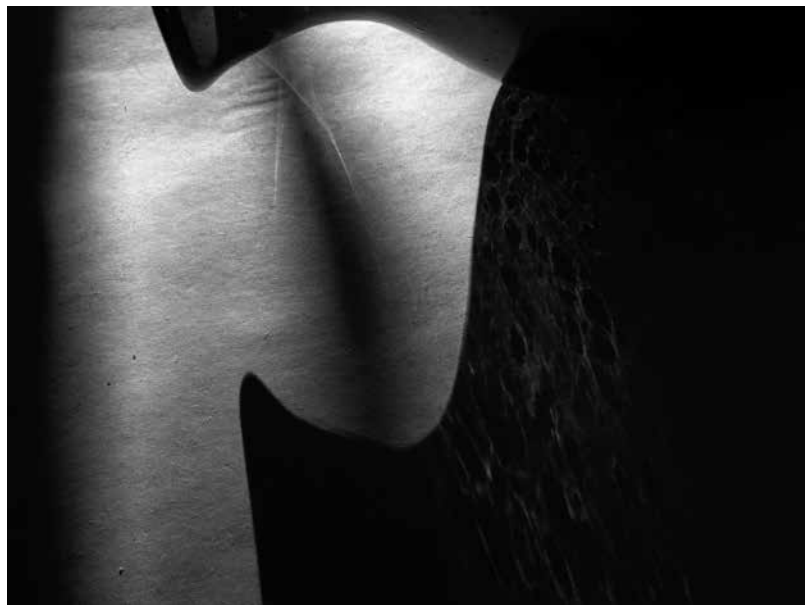
.



Adèle Nègre / *Métamorphoses* [extraits]





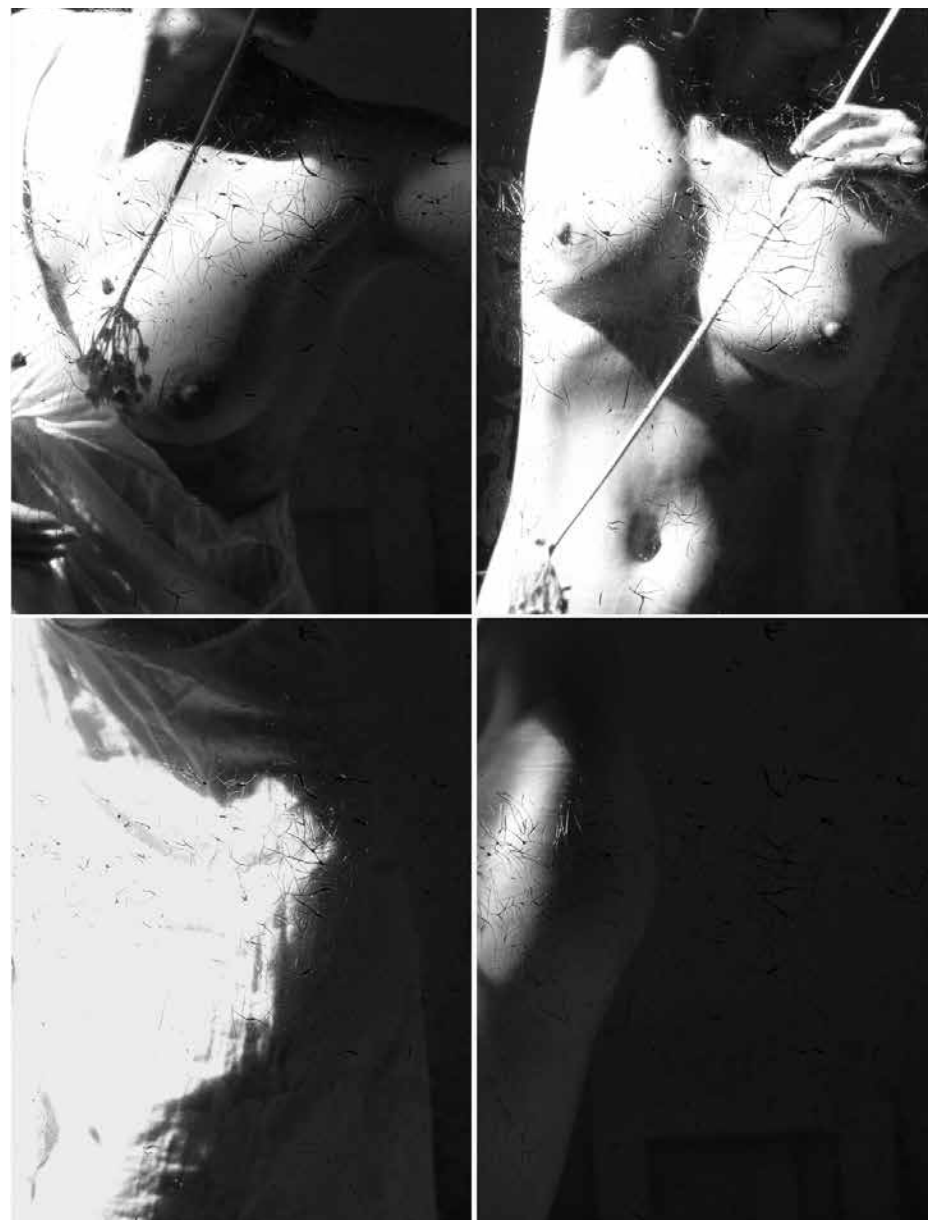














Isabelle Sancy / *Cette brèche sans fin*

Un clou fut le premier fer à mon pied
de silhouette fondue à demi-centaure :
enfant courant d'air libre à la poursuite
de la sororité des choses
de la terre et du ciel l'écoute
confondue jusqu'à un clou
qui fit de mes pieds sales, la découverte.
Le monde retourné dans le sang rouge.

Aimer faire la course et ne se cogner
que dans beaucoup de lumière verte
— changeante ainsi que le ciel,
la réalité.

Un carré de pays à l'âme souple
aurait toujours de quoi s'arrêter
aux heures dites
merveilleuses.

Je me souviens d'un ciel rouge gigantesque
qui abritait la maison derrière les portes closes
étrange plus que tout, je courais dans la nuit
— une nuit au tableau vivant
qui avait de terribles convulsions
et de grands calmes sur la rue
mais il faisait s'élever les yeux
au-dessus de sa condition
d'une nuit
— l'autre.
Ainsi passait le mouchoir du temps
très lentement
sur les anomalies.

Du rivage aux blés mûrs au rivage fond la couleur
continue le regard, antique modèle d'élargissement
éprouvé, la jouissance du monde donnée
sur la tension des muscles qui font
ou simplement, passent avec attention.

Un tableau était accroché au mur de la salle d'eau,
celui entre les deux fenêtres qui ouvrent sur la forêt.
Le tableau représentait une baigneuse à la toison turquoise.
Je faisais parfois révérence à la baigneuse,
— inconnues
séparées que nous étions —
de sa liberté turquoise, je jouais
à croire qu'il pouvait lui manquer
de ne voir jamais jusque dans le fond de la forêt
ce qui était ma liberté.

Un autre monde est en forêt
le savoir étouffe.

Un jour, même les pics lointains
se firent nos amis dans l'âme.
Le ciel avait changé, le ciel
vide dominait, occulte, insinuant
et chacun se sentit proche du plus lointain,
tout ce qui du fragile ou du cataclysme
se faisait des signes de vie.

On fait les foins en bord de mer, c'est tout au bord
de la falaise un collier de petits prés clos.
De petits prés flottant là dans l'univers, on voit d'abord :
non pas l'iode, à peine l'herbe coupée, mais la sueur.
La fourche soulevant longuement l'herbe, prise au vent,
l'écume apparaît alors (elle, soulevée sans rien de visible).
Les travaux des champs sur la falaise rêvent large,
où à l'iode la puissance d'une sueur se mêle
comme une raison discontinue.

Un autre tableau est accroché, insolite, dans la grange.
Je suis la première à l'épousseter,
c'est une marine ; ce qui manque autour.
Impossible de l'enlever, maintenant,
impossible de se défaire de sa raison profonde.

Le rivage, la marge claire d'un grand livre
que je sais exister tout autour de moi,
même le choix de deux coquillages
pour des pendeloques destinées à être vues,
vient du livre.

Plonger sa main dans les herbes folles
contre le chagrin vide de n'être pour rien à leur beauté
y ajouter la sienne.

L'accord qui est fait pour l'œil
s'étendra ainsi jusqu'aux épaules.
C'est le soir qui tombe,
le ciel est tendu d'épaisses bandes nuageuses grises
que le vent par endroit déforme, déchire.
Au hasard des trouées, une vive clarté
appose des glaçures éblouissantes, des myriades
où l'œil se blesse ; dessous c'est le vert des champs
un sinople enragé d'éclat au soleil d'argent.
Les champs sont ornés de grosses boules blanches :
ici et là ce sont des arbres en fleurs, sans discussion.
Tout se joue en si peu de temps, la beauté et la faim
suffocantes. La gorge étroite, les yeux mouillés,
les tempes dures mais sans discussion.
Qui voudrait discuter la nuit vient par le nord
le gris fonce et se teinte à peine de violet ?
— à mon premier frisson à cet instant que ferais-tu ?

Ciel bleu immense
pour un oiseau de proie de grande envergure
— dans les courants ascendants le silence et la facilité —
fascinant assez pour s'adjuger une loi de l'attraction
du regard humain, et des rêves leurs raisons.

Les murs étaient nus
pour des tableaux qui parlaient d'un autre monde.
Chuchotait et rougissait l'enfant
d'entendre dire et chanter
sous ses yeux les forêts paisibles des Indes galantes
au milieu d'inoubliables terres de Sienne
et des ocres chaulés — il te faudra chercher le mot —
à mystère je me suis engagée dans cette brèche
sans fin.

Ces poèmes d'Isabelle Sancy sont extraits de *Dans cette brèche*, recueil en préparation chez Bruno Guattari Editeur.



Roland Chopard / Terres & Cendres
(Variations sur la mort)

Le corps de Laurence venait d'être enfoui dans la terre. Plusieurs personnes étaient venues me le dire au Salon du livre de Nancy où je tenais le stand des éditions Æncrages & Co. Son ultime livre était là, devant moi, parmi d'autres, et c'était le dernier paru.

Ce livre de poèmes était fortement marqué par le pessimisme et il était aisé d'y déceler un profond malaise de l'auteur. Cela ne m'avait pas échappé dès la première lecture et encore moins au moment de sa composition au ralenti en linotypie.

Je n'étais pour rien dans cette mort. Mais un de ses amis poète m'avait dit que Laurence, très malade, risquait de mourir. Elle était très faible, ne pesait plus que 35 kilos. Mais j'étais tributaire de mes conditions professionnelles pour la fabrication du livre. Un retard dans la programmation éditoriale avait fait que je n'avais pu sortir le livre que quelques jours avant sa mort. J'avais donc éprouvé, malgré tout, un certain sentiment de culpabilité.

Sur son lit de mort (peut-être avait-elle encore une part de conscience ?), sa mère lui avait lu son livre et elle avait tenu à ce que, dans son cercueil, il soit posé, ouvert, sur sa poitrine.

Ce geste m'avait profondément marqué. Je n'ai pu que l'imaginer puisque je n'ai pu le constater. Mais c'est la mère de Laurence qui, par la suite m'en a donné la confirmation. C'était une manière d'accorder une grande importance à

l'acte de création artistique, de mettre en évidence le respect du lien de l'auteur à son œuvre.

.

Dix ans après, j'ai eu envie d'écrire une nouvelle qui garderait ces quelques images fortes, et quelques bribes de son texte, mais sans vouloir entrer dans la vie de cette auteure que je ne connaissais d'ailleurs que très peu.

J'ai tout de suite opté pour une nouvelle fantastique à l'origine d'un court-métrage, ayant pour thème : la « morte-vivante ». Son titre : Le Manuscript, (une sorte de mot-valise avec « manuscrit » et « crypte »), me semblait bien résumer l'esprit de cette nouvelle. J., cette morte-vivante, n'avait pas le côté agressif et morbide que l'on trouve dans certains contes et films. Elle avait plutôt pour rôle de transmettre une expérience singulière de la maladie ainsi que des valeurs positives.

Le manuscrit de J. s'ouvrait sur une citation de Laurence : les yeux cillés/ voir/l'âme qui tourne (*) et commençait ainsi :

« Que sommes-nous ? Des êtres d'apparence, toujours à vouloir montrer qui nous sommes, à montrer ce que nous possédons. Et pourtant tout ce que nous faisons n'est qu'une lutte éperdue contre la mort. Dans ma déchéance, j'ai compris qu'il ne servait à rien de combattre

(*) *Pensée de sang*, Laurence de Biasi, Æncrages & Co, collection Voix de chants, 1989

contre le destin. D'ailleurs, actuellement aucun médecin n'est capable de savoir quel mal me ronge ».

J. avait les yeux fermés, tandis que sa mère lisait ce premier chapitre du manuscrit qu'elle venait juste de trouver.

– Si tu m'entends, ouvre un peu les yeux, dit-elle à voix basse.

Et la mère scrutait le moindre mouvement des paupières. Elle croyait ou pensait voir un cillement et continuait la lecture.

« Je n'ai pas choisi cette maladie incurable qui me ronge et je n'ai plus que l'écriture pour montrer cet inexorable chemin vers la fin. Je crois faire une œuvre utile. Simplement il faudrait que j'aie le temps de rédiger ce témoignage et que quelqu'un s'en saisisse sinon je serai obligée de la faire connaître moi-même. Profiter des quelques facultés mentales qui me restent pour rendre compte de ma souffrance progressive et de mon délabrement physique, et ce malgré mes 23 ans. J'ai en effet maigri affreusement, je ne me regarde plus dans un miroir, peut-être par manque de courage. Le miroir n'est pas la réalité, ce n'est qu'une image, mais elle doit me ressembler. Je reste prostrée dans ma chambre pour fuir tous les regards. Un mal a atteint mes membres et je ne peux plus me lever. Tenir un stylo devient une épreuve. Il n'y a aucune forfanterie dans cet acte d'écriture. Simplement, le point de vue que je peux donner est singulier. Ce n'est pas celui d'un écrivain. C'est celui d'un être qui est sûr de

mourir prochainement, mais qui veut donner de la force à quelqu'un qui serait dans la même situation, au-delà de la mort, ce serait un cadeau, comme ce rubis que je porte, un signe d'amitié et d'abnégation, une manière aussi de lutter contre les... »

– Si tu m'entends, ouvre les paupières.

Et la mère scrutait toujours le moindre cillement.

Quelques jours plus tard, la mère doit se rendre à l'évidence : J. n'écoutait plus.

Elle est enterrée avec le cahier posé ouvert sur sa poitrine. Comme si, même morte, une lecture demeurerait possible pour la jeune fille. Comme s'il était possible d'éterniser un geste essentiel. Elle porte sa très belle bague avec un rubis.

Que devient le corps d'une belle jeune fille dans la terre quelques dizaines d'années après ? Et le cahier ? (et le livre ?). Le corps se décompose, les os et les atours demeurent, la bague est parfaitement conservée. Le cahier garde sa matière presque intacte : les pages existent toujours, mais l'encre a disparu, les pages désormais blanches sont entrouvertes sur les restes d'un corps, sur le silence.

(La deuxième partie de la nouvelle était à la fois plus réaliste et plus fantastique. Cette nouvelle étant écrite pour devenir un court-métrage, l'aspect visuel devait être aussi important que les dialogues).

Julie, son fiancé Johann et un couple d'amis arrivent devant une vaste maison de repos. La jeune fille a une mala-

die incurable et a besoin d'aide pour lutter physiquement et psychologiquement et tenter de repousser l'échéance de la mort. La maison est isolée, calme. Elle est en tous points semblable à une demeure qu'elle avait vu en songe. Elle semblait vraiment accueillante, c'est pourquoi Julie l'avait choisie. Johann aimait beaucoup Julie et avait décidé de la suivre dans ses moindres déplacements, de se mettre totalement à son service.

Mais l'intérieur de la maison est assez lugubre et Julie perd assez vite le moral malgré toutes les tentatives de ses amis pour la distraire. Des pensées l'assaillent : ce sont celles de la mort, telles que les tableaux médiévaux la représentent : un diable l'enfourche et jette son corps dans la fournaise et son corps enterré se réveille dans le cercueil sans espoir de fuite : ses mains grattant désespérément le couvercle du cercueil : ces images qui avaient provoqué des cauchemars dans son enfance lui reviennent.

Quelquefois les amis perdent eux aussi le moral et certains jours, la tristesse domine toute la maison. Que faire ? Lasse de se concentrer sur ses pensées morbides, elle se met à regarder par la fenêtre et peu à peu son regard se fixe sur un endroit précis du verger. Au loin, elle croit voir un objet, un signe non identifiable mais qu'elle retrouve chaque fois qu'elle porte son regard dans cette direction. Elle demande à ses amis d'aller chercher, de fouiller dans cet endroit précis du verger. Ils ne voient rien, mais elle insiste et finalement ils découvrent une vieille croix rouillée et un angelot en porcelaine.

Ils se mettent à creuser autour de ces objets et découvrent un cercueil. Ils n'osent l'ouvrir, mais la jeune fille les pousse à regarder à l'intérieur. Ils voient un squelette avec quelques habits. Posé à l'endroit de la poitrine, un cahier semble en bon état. Ils le regardent sans oser le toucher.

Julie veut absolument savoir ce qui est écrit sur ce cahier, mais comment ?

Les nuits de Julie sont donc en grande partie occupées à essayer de deviner ce que pouvait contenir ce cahier, sans doute important pour avoir été posé ainsi sur le corps du défunt.

Or un matin, elle le trouve sur son lit. Par quel hasard ? Johann aurait-il osé profaner la tombe ? Mais les pages sont toutes blanches. C'est le fantôme de J. lui-même qui vient à son secours : la nuit suivante il lui lit quelques passages du cahier, mais seuls les passages lus par lui demeurent visibles sur le cahier. Comment connaître la suite ?

Il faut attendre le soir suivant pour avoir une autre visite du fantôme, pour qu'il lise une autre partie du «manuscrypt». Ainsi, au bout de quelques jours, elle prend connaissance de l'ensemble de la confession de J.

Le fantôme devient le seul véritable confident de Julie. Elle ne dit rien à ses amis, et chaque nuit, elle a la visite du fantôme qui lui lit finalement tout le «manuscrypt». Lors de la dernière lecture, il lui offre en cadeau la bague avec le rubis.

Le visage de Julie devient rayonnant durant la journée et ses amis se demandent bien pourquoi. Mais elle sent bien que

sa faiblesse devient extrême et elle dit à ses amis :

- Je veux être enterrée exactement comme J., que vous avez trouvée dans le cercueil, avec le cahier sur ma poitrine et cette bague à mon annulaire. Et faites venir ma mère pour qu'elle me lise le «manuscrypt». Il faut que je l'entende, il faut que je le transmette.
- Mais les pages sont blanches.
- Non, elles ne le sont plus...

Les amis se regardent et ne comprennent pas. Quand ils sentent le moment arrivé, Julie est dans le coma, ses amis font le rituel souhaité par Julie : la mère lit le contenu du cahier en essayant de savoir si elle peut l'entendre.

Julie meurt. Elle est enterrée dans la même tombe que J., avec le livre sur la poitrine et la bague à l'annulaire. Sur le cahier, avec une grande difficulté elle avait eu, in extremis, la force d'ajouter ce poème de Laurence qu'elle connaissait par cœur :

«Juste un corps l'herbe/ne roule pas avec le vent/Personne n'accompagne/ ni prison ni tumulte/la mort travaille.»

Quelle différence entre la réalité et la fiction. L'une ne pourrait-elle pas se superposer à l'autre ?

(Dans cette fiction fantastique j'ai dû suggérer la mort d'une manière originale et proposer des images fortes. La redécouverte du corps sous la forme d'un squelette était une scène importante).

J'étais dans cette époque charnière où la terre était pour moi encore fortement liée à la mort. J'étais – je m'étais jusqu'à une période récente – persuadé que la terre était devenue l'ultime réceptacle des corps. Comme dans l'enfance et l'adolescence, cette présence de mon propre corps dans un cercueil avait été tellement d'occasions de peurs inconsidérées, d'hallucinations, d'images obsessionnelles.

Elles m'avaient en effet poursuivi longtemps d'une manière fantasmagorique, avec son horreur du corps encore vivant jeté dans les flammes d'un enfer enseigné, ou de mes mains qui tentent vainement de gratter le couvercle d'un cercueil pour tenter d'en sortir. Tout cela avait été ma manière de considérer la mort comme inadmissible.

Ainsi ces phobies, parce qu'elles niaient la disparition définitive, provoquaient des cauchemars insupportables. Ce faisant, elles pourrissaient un monde intérieur qui aurait dû avoir d'autres préoccupations que ces lancinantes images morbides.

Les retrouver dans une fiction, avec quelques concessions faites au fantastique, n'était pas étonnant.

J'avais écrit *Sous la cendre* pendant plusieurs années dans l'appartement de mon amie Christiane. Ce livre ne traite pas particulièrement de la mort, même si celle-ci est évoquée à propos de mon père qui est enterré en Haute-Saône dans un cimetière qui se trouve à proximité de l'un de ses meilleurs champs.

Le rapport de la terre à la mort et inversement me semblait encore évident. Mais il a fallu que je me libère de ces fantasmes, pour admettre une autre vision de la mort.

Quand Christiane est décédée en 2016, j'ai été convaincu que la disparition d'un corps devait être plus radicale que le pourrissement. Et j'ai tenu cependant à ce qu'un exemplaire de *Sous la cendre* soit placé dans son cercueil. Il a donc aussitôt disparu avec elle dans la crémation.

Ce geste n'obéissait pas pour moi à un rituel. Sans doute dans mon trouble et ma tristesse, j'ai eu en tête les deux références précédentes qui unissaient la mort et le livre. Ce n'était pas un fantasme, mais un véritable acte à la fois d'amour et d'admission d'une conception de la mort inédite : non plus d'un enfouissement du corps avec une lente décomposition, mais d'une désintégration instantanée et sa transformation en cendres.

Je vois bien une sorte de fil conducteur entre ces phénomènes espacés dans le temps, qui se ressemblent et se rassemblent ici dans une sorte de récit.

D'où proviennent toutes les sensations que nous éprouvons ? Même inconsciemment, des scènes primitives font bien partie des déclics et des motivations à l'expression poétique notamment.

La solution a été pour moi d'oublier les premières peurs, de les renier en me libérant totalement des croyances et des rites imposés qui avaient pu les provoquer : ainsi elles ont pu disparaître au fil du temps.

Ainsi mon introspection a-t-elle été peu à peu débarrassée de ces complexes qui pouvaient l'orienter vers des impasses, mais il s'agissait aussi en même temps de tenter de rechercher de nouvelles valeurs qui supplanteraient celles qui avaient été reniées.

J'avais réussi à fuir toutes ces frustrations, à bannir ces valeurs, ces avilissements pour oser entreprendre une démarche créative.

Et c'est sans doute peu à peu que finalement j'ai pu admettre que les cendres étaient la meilleure fin, préférable en tout cas à la lente décomposition après la mort.

Ainsi l'engagement dans l'écriture, qui est pour moi une forme artistique, se situe, non dans la morale, ou dans le désir de plaire, mais avant tout dans sa nécessité. Dans sa nécessité de savoir quoi et pourquoi écrire.

Que peut proposer un écrivain, sinon mettre à sa manière en scène (et peut-être l'exorciser) une vision de la mort ? Comme l'a dit René Char : « Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : faire de l'art avant elle ».



Nathalie Swan / *Miscellanées (III)*

Ce soir je ne sais pas où poser mes mains, ni mes pensées. Alors, j'écoute les vagues, j'essaie de leur traduire l'odeur de ta peau quand tu penses à moi. Par intervalles, je tisse ta présence. Je répare les éclipses, celles qui glissent entre ton sourire et le rythme de mon sang. Je serre du silence vêtu de vertige sous ta peau.

•

Quand ton désir va nu-pieds, j'habite ton écorce comme une fille de l'air. Je vis tout autour de nos rendez-vous. Je suis le miroir de tes déchirures. Au fond de mes pas, l'ici devient l'ailleurs. Je cherche l'invasion de ton regard. Il étincelle mon insondable.

•

Mon cœur léger se concentre sur ton seuil. Ta force enracinée dans une terre sans aveu goûte mon tumulte. Secouée dans ton chaos, je garde ta saveur comme le hasard la coïncidence.

•

Toutes tes errances parcourent mes artères. Je suis prise dans leurs trajets et celui de tes reins. J'avale ton cortège. Ta bouche glisse dans ma nuit. J'incruste d'ardentes pâmoisons le long de ton pylône et des frissons derrière ta nuque. Le temps prend corps. Quand tu montes mon inclinaison, la vie a ton sourire.

•

Parfois tu fais s'ouvrir l'immensité Parfois ta
coïncidence devance mon trouble Parfois au centre
tu réunis des secousses Parfois mon refuge ce
n'est personne, sauf si tu es là Parfois je rejoins ton
absence qui me tient compagnie Parfois jusqu'au
bord de ton sommeil tu conduis mes rêves Parfois
à la surface de ma voix, tes glissades m'épousent
Parfois tu t'implantes au secours d'une caresse qui
jamais ne vient Parfois je t'effleure en voulant te
rendre la lumière Parfois tu m'échafaudes Parfois
je t'escorte comme un orage de sève Parfois sous ce
qui nous relie, un frisson remonte des failles Parfois
entre tes doigts l'ombre trouve sa place Parfois
tu diriges mon centre dans la suffocation Parfois
nous nous entendons prier l'un pour l'autre Parfois
tu baises mes pieds pour exaucer mes confidences
Parfois je coule comme une larme

Mais

Toujours le plaisir de ta nuit me pénètre à rebours
Toujours tu me rassasies de soleil un bout de drap
entre les dents

Pour dire le silence

Ourlée de perdition ta langue trace
des lignes dans ma zone
Tu me mènes
Là où je tremble

Là où je résulte de l'autre côté

Je bascule dans tes draps ouverts

Mon amour est susceptible
de Tout.

•

Je te ligote à des vagues et tu saignes en silence de
ce qui me fait mal. J'embrasse l'air que tu respires. Je
hante ta salive. Je frotte nos baisers à des étincelles.

•



Des carences de caresses remontent la pente envahie des ruisseaux. Tes regards baptisent en profondeur. Mes baisers se posent sur l'arrivée de ton sommeil aux couvertures de paupières.

•

À ciel ouvert, dans le désaxé de ta sève, je t'aborderai, là où vraiment ça vit. Je suis innombrable en ma lumière. Mon écho sera fidèle à ton frôlement. Tu descendras en saccade. L'intuition de ton déluge élèvera mon éclaircie. Là, où tu viendras me puiser, je m'animerai dans le sens de ton courant. Je m'en irai au-delà reporter ta détresse hors du monde. Je la volatiliserai de ton dedans. Je chavirerai traversée par ton souffle. Je me réveillerai dans ton rêve du côté inouï de la peau. J'apprivoiserai ta chaleur au cœur du vent. Tu m'écarteras du courant pour ouvrir les portes de ton audace.

•

Clémentine Verbelen fut d'abord infirmière en psychiatrie, puis a fomenté plusieurs hétéronymes pour être aussi - et indépendamment - auteur sonore, blogueuse, performeuse, et nouvelliste. L'achoppement entre la fiction et le «vrai» inaccessible, la mémoire traumatique, l'indicible et l'humour sourdent dans ses productions, et questionnent ce qu'est une parole inaudible.

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles» n°1, n°2, n°4, n°8 (2020), «Contre-allées» (2020). Un premier recueil, *Paraisons* a été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2020. Un prochain recueil et un roman sont en cours de préparation chez le même éditeur.

Mauricio Avendaño Monsalve est né le 09.08.1985, à Chillán (Chili) et réside actuellement à Santiago de Chile. Si son approche photographique ne semble privilégier aucun thème en particulier - ses attentions le conduisant en effet à explorer les paysages urbains autant que les grands espaces ou à observer les menus détails de son environnement quotidien et les personnes qui l'entourent - il interroge cependant avec finesse et tendresse les différents signes qui constituent la trame visuelle et affective de son univers.

Stéphane Bernard est né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. A publié des textes dans divers revues : *N 4728*, *Diérèse*, *Les États Civils*, *Verso*, *Magna-poets*, *Mauvaise Graine*, *PLI*, *Rue Saint Ambroise*, *Ce qui reste*, *Recours au poème*, *A l'index*, *Terre à ciel*, *Dissonances*, *Métèque*, *Realpoetik*, *Fibrillations*, *margelles*

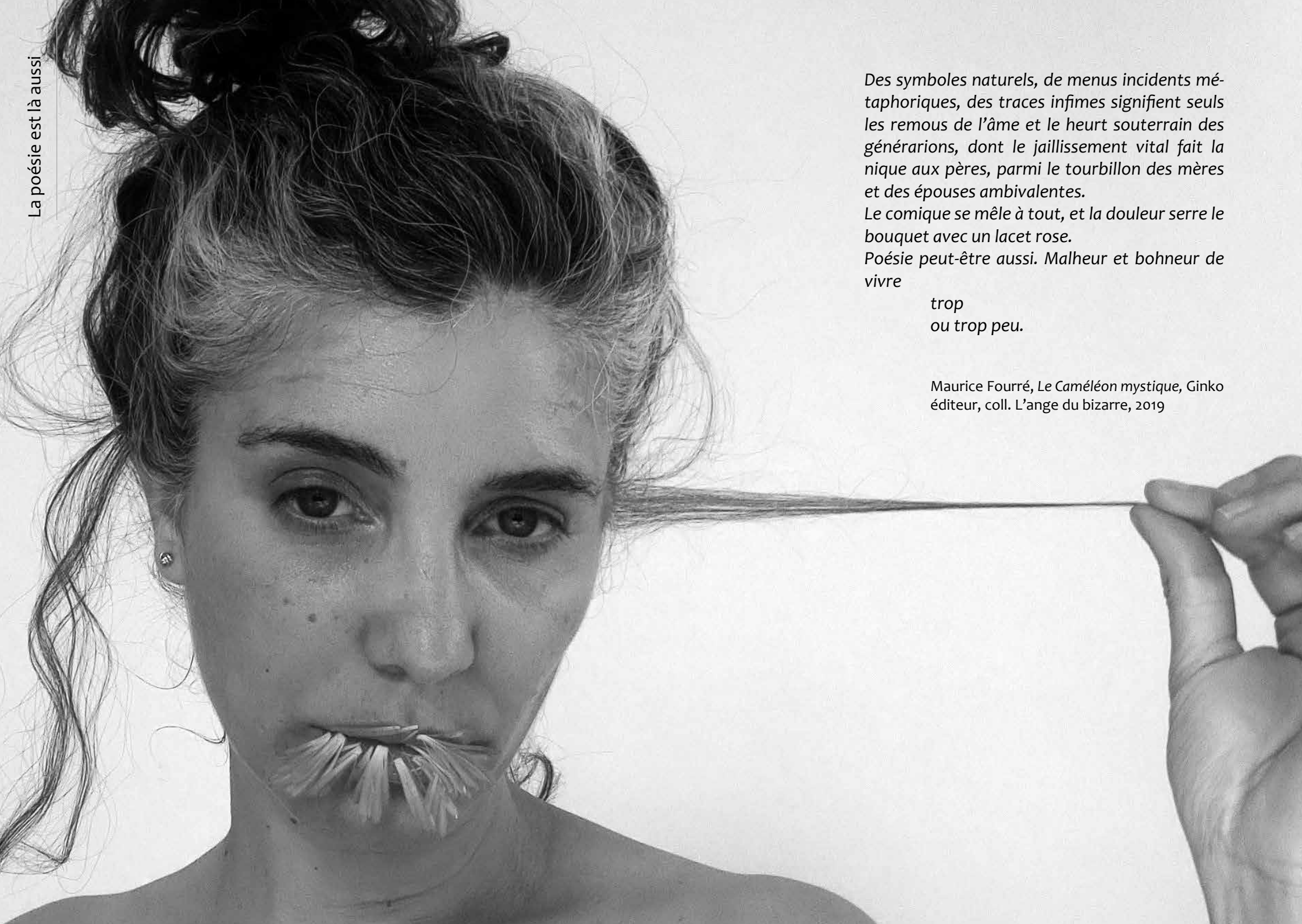
Adèle Nègre vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont «Babel Heureuse» n°1 et n°3, «17secondes», «Ce qui reste», «margelles». Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020). Un seul poème (2020) chez Bruno Guattari Éditeur. Sont également parus chez le même éditeur deux cahiers de ses photographies, *Observations* et *Interférences* (2021).

Annabelle Amory, née en 1988 dans l'Oise, dessine, peint et écrit des livres depuis l'enfance. Dans sa famille, ce qui importe surtout, ce sont les études universitaires pour avoir, à la fin, un «vrai» métier. Alors Annabelle obéit : licence en histoire de l'art et archéologie, Master en Sciences de l'Antiquité, puis, enfin, un doctorat en archéologie grecque qu'elle obtient en 2017 à Lille. Dès la fin de sa soutenance de thèse, elle avertit cependant son jury : non, elle ne se lancera pas dans la recherche mais tentera une carrière artistique. Elle devient alors artiste-peintre professionnelle mais, en parallèle, se lance dans la rédaction de manuscrits dont les thèmes évoquent ses recherches doctorales.

Roland Chopard, né en 1944, est le fondateur des éditions *Æncrages & Co* (1978), maison qu'il continue à conduire activement. Il a publié de courts textes poétiques dans quelques revues. Son premier recueil, *Sous la cendre* (Éditions Lettres vives, 2016), sera suivi de *Parmi les méandres*, (L'Atelier du Grand Tétras, 2020) et *Progressions* (Bruno Guattari Éditeur, 2021)

Philippe Annocque. Depuis une vingtaine d'années, l'auteur creuse la question de l'identité, du rapport du langage au monde, dans des livres qui sont parfois des romans, parfois autre chose. Chez Quidam, il est notamment l'auteur de *Liquide*, *Pas Liev*, *Les Singes rouges*. Récemment, on lui doit aux éditions Lunatique *Mon petit DRELICON* (petit Dictionnaire des Idées REçues sur la Littérature CONtemporaine, mais quand même un peu à la manière de Flaubert), et aux éditions Louise Bottu : *Biotope et anatomie de l'homme domestique*.

Nathalie Swan. Poète, elle enseigne la philosophie à Lille depuis vingt-cinq ans. Elle est, par ailleurs, passionnée de psychanalyse. Depuis longtemps entourée d'amis écrivains, elle participe à des soirées littéraires et des ateliers d'écriture. La découverte de l'œuvre de Jacques Dupin a été un événement marquant dans sa vie. Venue à l'écriture par amour, elle chante la sensualité des corps. Son premier recueil de poèmes, *Exigences de la Chair* sera publié, au printemps 2022, aux éditions Corlevour. Les poèmes regroupés dans ce présent numéro de «margelles» sont des pièces inédites.



Des symboles naturels, de menus incidents métaphoriques, des traces infimes signifient seuls les remous de l'âme et le heurt souterrain des générations, dont le jaillissement vital fait la nique aux pères, parmi le tourbillon des mères et des épouses ambivalentes.

Le comique se mêle à tout, et la douleur serre le bouquet avec un lacet rose.

Poésie peut-être aussi. Malheur et bonheur de vivre

*trop
ou trop peu.*

Maurice Fourré, *Le Caméléon mystique*, Ginko éditeur, coll. L'ange du bizarre, 2019



Contributions

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions 4 numéros par an, un par saison, sans critère thématique.

Textes et/ou images, si possibles inédits, peuvent être envoyés au format numérique à :

brunoguattariediteur@gmail.com

Commande / Abonnement

margelles n°1 (printemps 2020)

margelles n°2 (été 2020)

margelles n°3 (automne 2020)

margelles n°4 (hiver 2020)

margelles n°5 (printemps 2021)

margelles n°6 (été 2021)

margelles n°7 (automne 2021)

margelles n°8 (hiver 2021)

—

Les premiers numéros sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition, chaque numéro jusqu'au n°8 étant au prix de 5 € + frais de port.

À partir du n° 9 le prix de la revue passe à 10 € + frais de port.

L'abonnement pour 1 an à partir du n° 9 (soit 4 numéros) sera au prix de 36 €, frais de port compris.

Il faut ranger parmi les imperfections et les carences de la vie humaine le fait que notre enfance doive nous devenir étrangère et tomber dans l'oubli comme un trésor qu'on laisse échapper en jouant, qui passe par-dessus la margelle d'un puits et disparaît dans l'eau profonde.

Hermann Hesse, *Mon enfance*
Éditions Mille et une nuits, 1997

10 Euros